



AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

La productivité et la rentabilité

Maître Henri Noilhan

Citer ce document / Cite this document :

Noilhan Henri. La productivité et la rentabilité. In: Économie rurale. N°15, 1953. pp. 37-40;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoru.1953.1300>

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1953_num_15_1_1300

Fichier pdf généré le 08/05/2018

LA PRODUCTIVITÉ ET LA RENTABILITÉ

par Maître Henri NOILHAN,

Avocat à la Cour

La question de la productivité est une des plus importantes parmi celles qui, depuis la Libération, ont retenu l'attention des milieux tant industriels qu'agricoles.

Elle fait d'ailleurs l'objet d'une très abondante publicité, mais elle n'en est pas devenue plus claire pour cela, et tout spécialement la confusion constante qui a été faite entre la productivité industrielle et la productivité agricole, alors que l'une et l'autre sont d'essence tout à fait différente, a largement contribué à égérer les esprits.

D'une façon générale, il apparaît bien que la productivité est comprise par le plus grand nombre des économistes comme étant le rapport entre les quantités de produits obtenus et le temps de main-d'œuvre nécessaire pour leur obtention. La meilleure de toutes les productivités est, en principe, celle qui permet d'obtenir le maximum de produit pour le minimum de main-d'œuvre.

Il est bien évident que sous cet angle la productivité doit rallier tous les suffrages. L'économie du travail humain est un des objectifs fondamentaux de toute société civilisée, soit qu'on ait pour objectif en réduisant la journée de travail d'alléger la peine des hommes et de donner plus de loisirs pour les travaux de culture ou de détente, soit qu'on ait simplement pour objet de réduire les prix de revient.

Mais, sur cette idée si juste et si simple, est venue se greffer une propagande qui nous paraît avoir manqué son but et qui a détourné d'une saine productivité bon nombre de gens effrayés par des exagérations ou des inexactitudes flagrantes.

En effet, il semble bien que pour certains « productivistes » la productivité soit un élément tellement fondamental de l'économie qu'il faille lui subordonner toutes autres conditions

Certains économistes de grande valeur d'ailleurs, n'hésitent pas à dire et à écrire que la productivité est la mesure du progrès technique.

Et c'est là justement qu'est l'erreur, du moins du point de vue agricole. Il se trouve en effet qu'en agriculture, en raison des conditions très spéciales dans lesquelles se meut la production terrienne, la productivité comprise comme la relation entre le travail fourni et les produits obtenus ne saurait avoir de valeur absolue, tout au contraire.

La nécessité où se trouve l'humanité en raison de son accroissement vertigineux depuis un demi-siècle

et qui paraît devoir se poursuivre suivant une progression géométrique dans les années qui vont venir, de tirer des sols arables tout ce qu'ils peuvent fournir pour nourrir les masses sans cesse croissantes de consommateurs, cette nécessité qui, elle, a une valeur absolue, prime la productivité comprise comme nous la définissons tout à l'heure et comme la définissent les productivistes de l'école industrielle ou encore de l'école américaine.

C'est ce que l'opinion agricole a compris lorsqu'une comparaison purement numérique a voulu, par exemple, démontrer que l'agriculture française était très en retard du point de vue productivité par rapport à la productivité américaine parce qu'un agriculteur américain nourrissait quinze de ses semblables alors qu'un agriculteur français n'en nourrissait que cinq ou six. Cette comparaison célèbre a beaucoup fait pour discréditer les efforts des productivistes car sa fausseté est évidente.

Il est bien évident qu'il serait facile aux agriculteurs français, à plus forte raison aux agriculteurs belges, hollandais, allemands ou anglais, d'obtenir une productivité au moins égale à la productivité américaine. Il leur suffirait de revenir aux méthodes de l'agriculture extensive.

La productivité comprise dans ce sens serait une doctrine de malthusianisme économique et également de famine

Les campagnes qui se sont élevées à ce sujet ont fait justice d'une erreur aussi flagrante et aussi dangereuse. Il n'en reste pas moins vrai qu'il est tout à fait évident que de gros progrès restent à faire en France pour que la main-d'œuvre employée aux champs cultive non pas le plus possible, mais le mieux possible la terre qui se trouve placée sous sa dépendance.

Et ceci, par là même, montre bien que le véritable sens de la productivité gricole est un sens plus complexe de productivité générale, celle-ci englobant non seulement la question des quantités des produits obtenus mais également la question de qualité et de maintien de la fertilité.

Ainsi, à la productivité telle qu'elle est très souvent comprise dans l'industrie et qui peut, à la rigueur satisfaire les économistes industriels, il faut substituer en agriculture la notion de productivité totale qui ne se borne pas à envisager les rapports de la main-d'œuvre et de la quantité de denrées

obtenues, mais encore fait entrer en ligne de compte un certain nombre de facteurs essentiels et tout spécialement celui de l'obtention du rendement maximum sur une terre donnée. S'il y a un facteur absolu en agriculture, c'est bien ce facteur de rendement maximum et c'est à lui que doivent être subordonnés tous les autres facteurs y compris le facteur de la productivité-travail.

Pour montrer d'ailleurs à quel point on peut s'égarer aisément dans ces considérations de productivité appliquée à l'agriculture, il nous suffira de donner un autre exemple qui nous paraît tout à fait caractéristique.

Les mêmes productivistes qui se flattaient d'établir des comparaisons sommaires entre la productivité américaine et la productivité européenne du genre de celle que nous avons citée tout à l'heure, se sont livrés à des travaux intéressants d'ailleurs par eux-mêmes, mais qui les conduisent à d'autres erreurs tout aussi redoutables.

C'est ainsi que dans une brochure publiée par l'École Pratique des Hautes-Études sous le titre « Prix de revient et prix de vente : recherches sur l'évolution des prix en période de progrès technique » un groupe de chercheurs s'est attaché à noter quels étaient les prix payés pour les principaux produits agricoles depuis 1836-1840 jusqu'à nos jours, prix estimés en salaires horaires. Il a abouti au tableau suivant :

FRANCE	1836-40	1906-10	Janv. 1950	1950 en % de 1836-40
Blé (1 quintal)	215	73	33	15
Betterave suc. 8°5 (1 tonne)	155	72	60	39
Pommes de terre (1 quintal)	24	21	16	66
Lait 34 gr. (100 litres)	—	44	32	—
Tabac (1 quintal)	500	320	350	80
Bœuf extra (100 kg vif) ..	950	500	155	16
Mouton extra (100 kg vif) ..	1.100	700	245	22
Porc extra (100 kg vif)	900	520	170	19
Salaire horaire	1	1	1	100

Les conclusions de ces chercheurs sont que le blé a été l'objet de progrès techniques remarquables, le bœuf également, alors qu'au contraire la betterave et les pommes de terre surtout ne paraissent pas avoir bénéficié d'une technique progressiste suf-

fisante puisque, pour cette dernière, il fallait 16 unités de salaire horaire pour acheter un quintal en janvier 1950, contre 24 en 1836-40.

Il y a là un exemple excellent des erreurs où peut conduire l'abus de la statistique lorsqu'elle se détache trop du réel.

Que le blé ait bénéficié de progrès importants, ce n'est pas douteux et c'est ce que démontre le tableau ci-dessus, mais que la betterave sucrière et la pomme de terre n'aient bénéficié que de progrès très faibles, voilà ce que les agriculteurs ne sauraient admettre. Disons que ces trois plantes ont fait l'objet toutes trois de techniques très poussées, mais que pour des raisons propres à l'agriculture, ces progrès ne sont pas du même ordre et nullement comparables.

Ainsi, par exemple, chacun sait que la betterave à sucre est une de nos plantes les mieux cultivées, et que la pomme de terre a bénéficié d'une technique très évoluée.

Mais, au moins, en ce qui concerne la pomme de terre, les façons et soins culturaux se sont compliqués depuis plus d'un siècle du fait de l'apparition de maladies cryptogamiques ou encore d'insectes déprédateurs comme le doryphore et, de ce fait, ont supprimé une partie des avantages acquis par la technique, sans que les agriculteurs y soient pour rien.

Mais où véritablement les résultats obtenus sont contraires à toute réalité, c'est en ce qui concerne le bœuf. En effet, si l'on en croit les statistiques ci-dessus rappelées, la productivité est devenue excellente en ce qui concerne l'élevage des bœufs. Cette productivité est même devenue si bonne qu'elle peut se comparer à celle obtenue pour le blé. Personne ne pourra croire à la réalité de ces résultats.

Certes, des progrès évidents ont été accomplis en ce qui concerne la précocité des races animales et le rendement des herbages, mais il est bien évident que ces deux facteurs sont totalement impuissants à expliquer le résultat paradoxal que nous venons de rappeler et qui, manifestement, est sous la dépendance d'autres raisons beaucoup plus complexes.

Dire que la productivité est la mesure nécessaire de tout progrès technique est donc à coup sûr une erreur en agriculture. La vérité c'est que les statistiques relatives à la productivité ne sont que l'enveloppe d'une série de phénomènes économiques très complexes et ce sont ces phénomènes que précisément il faut observer si l'on veut que les études sur la productivité soient profitables.

DISCUSSION

M. Augé-Laribé, président. — M. Noilhan s'est attaqué à un sujet d'étude très intéressant mais d'une grande difficulté. Il me semble que cette difficulté tient pour beaucoup à l'absence d'une définition préalable. Dans le rapport, il n'est question que de la productivité du « travail » sans indication de ce qu'il faut entendre par ce mot. Or, il est bien évident que la productivité, en définitive, dépend de nombreux facteurs, tels que la fertilité naturelle du sol

plus ou moins bien maintenue, le climat plus ou moins favorable, la qualité professionnelle du travailleur, l'équipement général, l'importance et l'organisation des marchés, etc... Une formule comme « l'agriculteur américain nourrit 15 personnes tandis que l'agriculteur français n'en nourrit que 4 ou 5 », à cause de son souci de faire de l'effet doit être abandonnée aux journalistes. Son défaut de précision lui enlève tout caractère scientifique. Qu'est-ce

qu'un agriculteur ? Se figure-t-on que le paysan qui travaille son champ y est seul ? Mais non, il y a autour de lui, avant lui, invisibles mais présents, des dizaines d'ouvriers du charbon, du fer, de l'acier et autres métaux, du bois, qui ont fait ses outils, les agronomes et chercheurs qui ont amélioré ses outils biologiques et ses méthodes de travail ; il y a même les ingénieurs et terrassiers qui ont tracé un chemin près de ses champs et une gare dans le voisinage. On n'en finirait pas de les nommer. En réalité, quand un agriculteur récolte, c'est toute une civilisation qui a travaillé avec lui. Il faut donc bien faire le compte des collaborateurs de l'agriculture. S'il ne dispose que d'un bœuf durci au feu et d'un silex emmanché, sa productivité ne sera pas la même que s'il a à son service un tracteur et tous les instruments de culture et de récolte. Ne comparons que des choses comparables. M. Noilhan a raison de penser que la productivité n'est pas « un élément tellement fondamental de l'économie ». Elle est, si elle est bien définie, une constatation des résultats. La productivité est un indice assez grossier, certainement pas exact dans l'état actuel de l'information qui n'a d'intérêt que si l'on en distingue bien les principaux facteurs.

M. G. Noachovitch. — Je suis content d'avoir entendu M. Noilhan souligner le fait que les préoccupations dominantes en agriculture sont, dans presque tous les cas, l'obtention du plus haut rendement à l'unité de surface d'un produit de qualité, ainsi que la conservation de la fertilité du sol, l'économie de main-d'œuvre étant subordonnée à ces objectifs fondamentaux. Or, un rendement élevé découle avant tout de la mise en culture (ou en élevage) de variétés, (de races) données, du fait de leurs facteurs héréditaires, d'une haute « productivité ». De telle sorte que le progrès agricole est, d'une manière primordiale, fonction de travaux de génétique et de « sélection » orientés vers la création de « génotypes » de cette nature qui, exploités par des techniques culturales adéquates, donnent des produits conformes à la demande sans que la fertilité du sol soit compromise.

M. le Président Augé-Laribé a très justement mis l'accent sur la valeur du capital de main-d'œuvre hautement spécialisée que l'agriculteur en apparence isolé dans son champ exploite quand, utilisant des semences ou des plants perfectionnés et les machines de culture, de traitement et de récolte que l'industrie met actuellement à sa disposition, il se livre à une spéculation donnée. Trop rares sont ceux qui se font une idée exacte de la rentabilité extraordinairement élevée des recherches agronomiques et, notamment, de celles qui ont pour objet la normalisation biologique des « machines vivantes » — plantes cultivées et animaux d'élevage — qui constituent l'équipement essentiel de toute entreprise agricole. On connaît l'immense succès des « maïs hybrides ». Leur très haute productivité est l'aboutissement d'admirables et patients travaux de généticiens et agronomes américains qui ont étudié le problème de l'hétérosis sous ses aspects les plus variés, tant théoriques que pratiques.

Pour essayer de remédier le plus rapidement et le plus efficacement possible à la tragique insuffisance de la production actuelle en riz de nombreux pays asiatiques, la F.A.O. a organisé, à l'Institut central de recherches rizicoles de Cuttack, aux Indes, un stage de perfectionnement de trois mois durant lequel vingt-cinq spécialistes de la sélection du riz achèvent en ce moment leur initiation aux plus récentes méthodes et notamment aux techniques d'hybridation entre la sous-espèce *indica* et la sous-espèce *japonica* de *Oryza sativa*, grâce auxquelles, estiment les idoine, les rendements à l'hectare pourront être l'objet d'un accroissement de cinquante pour cent dans les pays du Sud-Est asiatique. Grâce aux très beaux travaux de M. G. Cours, à la Station agronomique du Lac Alaotra, les agriculteurs de Madagascar qui ont suivi ses conseils et adopté ses intentions ont déjà vu, en quelques années, quintupler les rendements de leurs plantations de manioc. L'obtention, par croisements de « cannes nobles » avec une canne sauvage dépourvue de sucre, d'un clone résistant à une maladie à

virus (la Mosaïque) au Sereh et à la pourriture des racines et l'adoption de cette création du professeur Jeswiet par tous les planteurs de l'île, ont eu pour conséquence, peu après, le doublement de la production en sucre à Java. Et quels merveilleux rendements (3,5 à 5 tonnes d'huile de palme et 125 à 170 kg. d'huile de palmiste à l'hectare) la sélection du palmier à huile n'a-t-elle pas déjà permis d'atteindre dans les plantations de la Malaisie et de l'Indonésie !

En conclusion, on peut se demander si l'emploi, en agriculture, du terme « productivité » au sens où l'entendent habituellement les industriels, ne risque pas de faire perdre de vue le fait que d'un accroissement notable de la productivité telle qu'elle se définit — dans les conditions mêmes de la pratique de la culture ou de l'élevage — par les essais auxquels sont soumises les obtentions végétales ou animales peut découler un bouleversement des conditions de la production d'une amplitude dépassant de beaucoup celle des modifications qui résultent du perfectionnement des autres facteurs de la production.

M. Dumont. — La productivité du travail agricole ne doit pas être calculée isolément sans description du type d'agriculture dans le cadre de laquelle elle se manifeste. Mais ce calcul garde un intérêt quand il fait apparaître des écarts notables. Quand j'observe 10 à 20 journées de travail au quintal de sorgho en A.O.F., autant pour le paddy au Tonkin, 5 jours en Cochinchine, 8 jours en agriculture autochtone d'Afrique du Nord, 3 jours en Europe orientale, un jour en Europe occidentale, ces chiffres ont une signification importante — ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas les tempérer par leur discussion.

Je ne suis pas d'accord avec M. Noilhan quand il dit que le facteur humain est un facteur indirect en agriculture. Je définis cette dernière comme une artificialisation du milieu. Sans intervention de l'homme — facteur primordial — il n'y a pas d'agriculture.

Expliquer la productivité nord-américaine par l'érosion paraît un peu exagéré. Dire que l'on atteindrait la productivité américaine par un retour à l'agriculture extensive est ignorer le rôle capital de l'équipement (motorisation, mécanisation). La productivité du travail peut s'élever sans que le rendement à l'hectare diminue. Ainsi, les fermes les mieux équipées du Wheat-Belt récoltent une dizaine de quintaux de blé sur un hectare qui a exigé 4 à 5 heures de travail direct ; celles du Corn-Belt récoltent de 30 à 50 quintaux de maïs pour 10 à 12 heures. Aux Pays-Bas, non seulement les rendements mais aussi la productivité du travail sont plus élevés que chez nous.

Le rendement maximum n'est pas le but universel. Une haute productivité du travail, condition d'un haut niveau de vie rural et urbain, ne peut être obtenue en montagne sans une certaine extensification (accroissement des pâturages) que l'on peut d'ailleurs largement compenser, du point de vue national, par l'intensification en plaine. Le rendement maximum à l'hectare ne doit être recherché coûte que coûte que dans les régions extraordinairement surpeuplées, c'est-à-dire sur une surface très limitée du globe.

M. Fourastié. — M. Noilhan me prête généreusement une série de pensées et de tendances et démontre ensuite victorieusement leurs inexactitudes. Il en vient, d'ait-il lui-même, à me reprocher non pas mes erreurs, mais les erreurs d'hommes qui, pense-t-il, ont tiré de phrases non comprises de mes livres des interprétations abusives. Il donne enfin une réalité sensible à ces esprits malfaisants en les matérialisant d'un mot : « les productivistes » ! Dans ces conditions, je préférerais que M. Noilhan s'attache davantage à distinguer ce que j'ai écrit de ce qu'il en est venu à penser que j'ai écrit.

Le fait que l'agriculteur américain nourrit plus de consommateurs que l'agriculteur français n'est pas « une fausseté évidente ». C'est une réalité objective, qui explique une quantité de faits importants relatifs à la répartition de la population active, au niveau de vie et au genre de vie : par exemple le fait que la nourriture requiert une beaucoup moins importante fraction des budgets ouvriers aux Etats-

Unis qu'en France ; par exemple, le fait qu'aux Etats-Unis le quintal de blé ne coûte que 15 à 17 salaires horaires de manoeuvre contre 28 à 32 en France.

Je n'ai jamais négligé de dire qu'il y a complémentarité souvent antinomique entre productivité du travail et rendement à l'hectare ; si M. Noilhan voulait bien se référer et citer non seulement la p. 37 de *l'Economie française dans le monde*, mais aussi la p. 63, il pourrait savoir et dire que j'ai, dès l'origine de ma conception de la productivité, marqué que les faibles rendements à l'hectare favorisent normalement une haute productivité. C'est pour éviter de telles causes de troubles que celle-ci doit être mesurée à production constante (cf. *La productivité*, p. 72 : productivité et rendements en nature).

La définition de la productivité a fait l'objet de travaux techniques et scientifiques beaucoup plus précis que M. Noilhan ne semble le croire. Dès 1949, un « groupe de travail de statisticiens » a été réuni dans ce but au Commissariat général au Plan ; M. Cépède y représentait l'agriculture. Le Comité de la productivité de l'Organisation économique de Coopération européenne en a délibéré. Des textes substantiels et précis ont été publiés à la suite de ces travaux (cf. *La productivité*, chapitre III, p. 48 à 75). Enfin, une Commission des mesures de la productivité travaille régulièrement depuis près de 2 ans au Secrétariat d'Etat aux Affaires économiques et réunit des statisticiens aussi éminents que MM. Rivet, directeur de la S.G.F. ; Darmois, professeur à la Sorbonne ; Cépède, Dumontier, Gavanier, etc...

Cette Commission précise sans cesse les définitions et les méthodes de mesure. Ceux qui prétendent écrire ou parler de productivité doivent prendre connaissance de ces travaux.

Si j'ai écrit que la productivité est une mesure du progrès technique, c'est pour marquer le caractère prépondérant du progrès technique en la matière et non pour affirmer son caractère exclusif. Au contraire, j'ai toujours insisté sur le fait que les facteurs qui agissent sur la productivité sont très nombreux et divers (cf. *La productivité*, ch. IV et V). Enfin, la productivité doit être mesurée à production constante, on vient de le dire ; cette seule condition implique référence à l'ensemble de la structure économique et nul plus que moi n'a lutté contre cette interprétation technocratique de la productivité. La raison pour laquelle la productivité du travail est un élément capital de la connaissance économique, est justement qu'elle se réfère à l'homme, à la fois en tant que producteur et en tant que consommateur.

Enfin, dans mes travaux « Prix de vente et prix de revient » de l'Ecole pratique des hautes études, je n'ai nullement commis les fautes qui me sont imputées par M. Noilhan. D'abord, ces études sont des études de prix et non des études de productivité. J'y dresse un tableau retraçant l'évolution des prix agricoles en France et dans divers pays depuis 100 ou 130 ans. Je constate que le prix du blé n'a cessé de baisser par rapport à celui des pommes de terre et des betteraves. Je constate qu'un kilo de blé valait 10 kg. de pommes de terre en 1830, contre 2 actuellement en France et 1 ou 1,2 aux Etats-Unis.

Je constate que, par contre, la viande a aussi baissé par rapport à la pomme de terre. Je note que le progrès technique a dû jouer dans cette évolution un rôle important. Mais où peut-on lire les conclusions « sommaires » que me prête M. Noilhan ? Après avoir constaté que la vive évolution dans le temps s'accompagne d'une forte disparité dans l'espace, j'écris : « une analyse approfondie des circonstances locales doit suivre la constatation des disparités... C'est à un spécialiste des problèmes agricoles qu'il incombe de faire ces études ». Et quant à la viande, je conclus moins encore en notant que « les prix sont particulièrement à vérifier ».

Je dois ajouter seulement que, depuis lors, des travaux tels que ceux de votre éminent collègue M. Dumont, me permettraient d'être moins réservé ; car sur ce point comme sur de nombreux autres, ils révèlent qu'effectivement les progrès de productivité dans l'agriculture sont souvent aussi intenses que dans l'industrie et peuvent, par conséquent, réellement engendrer des mouvements de prix aussi puissants que ceux que, en 1950, je m'étais borné à mettre en évidence pour poser un point d'interrogation.

Je puis donc aujourd'hui, pour l'examen du fond du problème, renvoyer M. Noilhan à l'intervention de M. René Dumont.

M. Malassis. — Le désaccord autour de la notion de productivité résulte du grand nombre de « calculs de productivité » qui peuvent être faits et de l'imprécision de cette notion. On peut calculer la productivité du travail à l'intérieur de l'entreprise et la productivité du travail total (en transformant en heures de travail les biens et les services qui interviennent dans un processus de production) ; on peut calculer la productivité physique, économique, financière et sociale. Il est donc toujours nécessaire de préciser la nature de la productivité dont il s'agit.

Le désaccord résulte aussi de l'imprécision de la notion de productivité : c'est une convention, qui n'est pas toujours dépourvue d'intérêt pratique, mais qui est scientifiquement inexacte. On convient généralement, en effet, d'imputer la totalité de la production à l'un des facteurs de la production (productivité du travail, de la terre, du capital) ; or, il est bien évident que la production résulte de la participation de tous les facteurs de la production. La productivité d'un facteur est scientifiquement inacceptable ; elle peut conduire à de véritables erreurs si le facteur dont on calcule la productivité est en très petite quantité dans la combinaison productive. Il en résulte que pour apprécier et comparer les systèmes de production agricole, il est nécessaire de calculer et de comparer la productivité des principaux facteurs de la production (on ne peut apprécier valablement la qualité d'un système de production uniquement par le calcul de la productivité d'un facteur).

Ceci dit, pour juger de la valeur d'un système de culture, il faut le situer au sein du système social qui le détermine en partie (les différentes composantes d'une organisation sociale sont interdépendantes). Il existe une interdépendance entre la densité de la population, l'état de la technique, etc... et la « structure » de la combinaison productive et son rendement (culture extensive des pays jeunes sous-peuplés, culture intensive à base de travail des pays vieux surpeuplés, à faible niveau technique, etc...). A l'intérieur d'une société donnée, on sera porté à économiser par priorité le facteur rare. Dans un pays surpeuplé, la productivité de la terre pourra être considérée comme fondamentale ; dans un pays sous-peuplé, on accordera plus d'importance à la productivité du travail. Si on raisonne à l'échelle mondiale et si l'on accepte comme vraies les théories néo-malthusiennes, on aura forcément tendance à considérer comme tout à fait fondamentale la productivité de la terre. Reste à connaître la portée véritable des théories malthusiennes. De toute façon, l'économie du travail humain, la conservation du pouvoir productif de l'homme, l'épanouissement de ses qualités, sont toujours à considérer. L'augmentation de la productivité du travail agricole est le fondement du progrès social : elle libère des travailleurs pour la fabrication des biens de civilisation et accroît ainsi le rendement social global. On peut poser que l'optimum de produit agricole, compatible avec l'état de développement d'une population, doit toujours être obtenu avec le minimum de travail.